

Montaigne, Les Essais, II, 12 : « Apologie de Raymond Sebond »

Edition Bernard Combeaud et Nina Mueggler,
Bouquins (Laffont-Mollat), 2019

Sélection proposée par Ruedi Imbach

Extrait I

Le moyen que je prends pour rabattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté, c'est de leur faire sentir l'inanité, la vanité, et le néant de l'homme, de leur arracher des poings les chétives armes de leur raison, de leur faire baisser la tête et mordre la terre sous l'autorité et la révérence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartiennent la science et la sapience, c'est elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, et à qui nous dérobons le compte que nous faisons de nous et le prix que nous nous donnons, car Dieu ne permet pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse

Οὐ γὰρ ἐὰ φρονεῖν ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτόν.

Extrait II

Mais il faut mettre aux pieds cette sottise vanité, et secouer vivement et hardiment les fondements ridicules sur lesquelles ces fausses opinions se bâtissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force par soi, jamais l'homme ne reconnaîtra ce qu'il doit à son maître. Il fera toujours de ses œufs des poules, comme on dit. Il faut le mettre en chemise.

Extrait III

Leurs façons de parler sont : « Je n'établis rien ! », « Ce n'est pas plus ainsi qu'ainsi, ou que ni l'un ni l'autre », « Je ne le comprends point », « Les apparences sont égales partout : il est pareillement loisible de parler et pour et contre », « Rien ne semble vrai qui ne puisse sembler faux ». Leur mot sacramentel, c'est « ἐπέχω », c'est-à-dire, « je suspends », « je ne bouge ». Voilà leurs refrains, avec d'autres de pareille teneur. Leur effet, c'est une pure, entière, et très parfaite surséance et suspension du jugement. Ils se servent de leur raison pour enquêter et pour débattre, mais non pas pour arrêter et choisir. Quiconque imaginera une perpétuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente et sans inclination, dans quelque occasion que ce puisse être, il conçoit le pyrrhonisme.

Extrait IV

Épicure n'opposerait-il pas cela à Platon avec grande apparence aux yeux de l'humaine raison, s'il ne se couvrait souvent par cette sentence « qu'il est impossible, en partant de la nature mortelle, d'établir quoi que ce soit de certain à propos de l'immortelle » ? Elle ne fait que se fourvoyer partout, mais spécialement quand elle se mêle des choses divines. Qui le sent plus évidemment que nous ? Car encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous éclairions ses pas par la sainte lampe de la vérité qu'il a plu à Dieu de nous communiquer, nous voyons pourtant chaque jour, pour peu qu'elle s'éloigne du sentier ordinaire, et qu'elle se détourne ou s'écarte de la voie tracée et battue par l'Église, comme elle se perd tout aussitôt, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. Aussitôt qu'elle perd ce commun grand chemin, elle va se divisant et se dissipant entre mille routes diverses.

L'homme ne peut être que ce qu'il est, et il ne peut concevoir que selon sa portée. Pour des êtres qui ne sont que des hommes, dit Plutarque, entreprendre de parler et de discourir des dieux et des demi-dieux, c'est une plus grande présomption que ce ne l'est pour un homme qui ignore la musique de vouloir juger de ceux qui chantent, ou pour un homme qui ne fut jamais au camp, de vouloir disputer des armes et de la guerre en présumant comprendre par quelque légère conjecture les effets d'un art qui est hors de sa connaissance.

Extrait V

Toutefois nous lui prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiégée par nos raisons (j'appelle raison nos rêveries et nos songes, avec la dispense de la philosophie, qui dit que le fol même et le méchant déraisonnent par raison, mais que c'est une raison d'un mode particulier), nous le voulons asservir aux apparences vaines et faibles de notre entendement, lui qui nous a fait et nous et notre connaissance. « – Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aurait su bâtir le monde sans matière – Quoi ! Dieu nous a-t-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? S'est-il obligé à n'outrepasser pas les bornes de notre science ? Suppose le cas, ô homme, que tu aies pu remarquer ici quelques traces de ses effets : penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a pu, et qu'il ait mis toutes ses formes et toutes ses idées dans cet ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre et le règlement de ce petit caveau où tu es logé, du moins si tu la vois : sa divinité a une juridiction infinie au-delà : cette pièce n'est rien au prix du tout :

non, tout cela n'est rien, joint aux cieux, aux terres, aux mers,
Au prix d'une somme quelconque en la Somme-Univers

*omnia cum caelo terraque marique
Nil sunt ad summam summai totius omnem !*

C'est une loi municipale que tu allègues : tu ne sais pas quelle est celle de l'univers ! Attache-toi à ce à quoi tu es sujet, mais non pas lui : il n'est pas ton confrère, ou ton concitoyen, ou ton compagnon ! S'il s'est un peu communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravalier à ta petitesse, ni pour te donner le contrôle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nues : voilà qui est pour toi ; le soleil poursuit sans repos sa course ordinaire, les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre, l'eau est instable et sans fermeté, un mur sans fissure est impénétrable à un corps solide, l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes, il ne peut être et au ciel et sous la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toi qu'il a fait ces règles, c'est toi qu'elles visent. Il a témoigné aux chrétiens qu'il les a toutes dépassées quand il lui a plu. De vrai, pourquoi, tout puissant comme il est, aurait-il restreint ses forces à certaine mesure ? En faveur de qui aurait-il renoncé à son privilège ? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de vraisemblance et de fondement que lorsqu'elle te persuade de la pluralité des mondes :

Lune et Soleil, Terre et Mer, et tout ce qu'on voit de tel,
Loin d'être exception, sont plutôt en nombre innombrable
*Terramque et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali.*

Les plus fameux esprits du temps passé l'ont cru ; et certains des nôtres mêmes, forcés par l'apparence de la raison humaine.

Extrait VI

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se voit entre les philosophes eux-mêmes, et ce débat perpétuel et universel dans la connaissance des choses. Car il est présupposé très véritablement que d'aucune chose les hommes, je dis les savants les mieux nés, les plus compétents, ne sont d'accord, non pas même que le ciel soit sur notre tête, car ceux qui doutent de tout doutent aussi de cela, et ceux qui nient que nous puissions comprendre quoi que ce soit disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur notre tête, et ces deux opinions sont en nombre sans comparaison les plus fortes.

Outre cette diversité et cette division infinie, par le trouble que notre jugement nous donne à nous-mêmes et par l'incertitude que chacun ressent en soi, il est aisé à voir qu'il a son assiette bien mal assurée. Combien diversement jugeons-nous des choses ! Combien de fois changeons-nous nos fantaisies ! Ce que je tiens aujourd'hui, et ce que je crois, je le tiens et je le crois de toute ma croyance ; tous mes outils et tous mes ressorts empoignent cette opinion et

m'en répondent sur tout ce qu'ils peuvent : je ne saurais embrasser aucune vérité ni conserver avec plus d'assurance que je fais celle-ci ; j'y suis tout entier ; j'y suis vraiment : mais ne m'est-il pas advenu, non pas une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose, avec ces mêmes instruments, dans ces mêmes conditions, que depuis j'ai jugée fausse ? Au moins faut-il devenir sage à ses propres dépens. Si je me suis trouvé souvent trahi par l'apparence, si ma pierre de touche se trouve ordinairement fausse, et ma balance inégale et sans justesse, quelle assurance en puis-je prendre cette fois plus que les autres ? N'est-il pas sot de me laisser tant de fois piper par un guide ? Toutefois que la fortune nous remue cinq cents fois de place qu'elle ne fasse que vider et remplir sans cesse notre croyance comme un vase d'opinions toujours autres, c'est toujours la présente et la dernière qui est la certaine et l'infaillible. Pour celle-ci, il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout,

Toute découverte aussitôt ravit tous les suffrages,
Et du goût d'autrefois détourne les usages
posterior res illa reperta,
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.

Quoi qu'on nous prêche, quoi que nous apprenions, il faudrait toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit ; c'est une main mortelle qui nous le présente, c'est une main mortelle qui l'accepte.

Extrait VII

Finalement, il n'y a aucune constante existence, ni de notre être, ni de celui des objets. Et nous, et notre jugement, et toutes choses mortelles, allons coulant et roulant sans cesse. Ainsi il ne se peut rien établir de certain de l'un à l'autre, et le jugeant, et le jugé, étant en continuelle mutation et branle. Nous n'avons aucune communication à l'être, parce que toute humaine nature est toujours au milieu, entre le naître et le mourir, ne baillant d'elle-même qu'une apparence et qu'une ombre obscures, et une opinion incertaine et débile. Et si de fortune vous fixez votre pensée à vouloir prendre son être, ce sera ni plus ni moins que qui voudrait empoigner de l'eau, car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il voulait tenir et empoigner. Ainsi, vu que toutes choses sont sujettes à passer d'un changement en un autre, la raison qui y cherche une réelle subsistance, se trouve déçue, ne pouvant rien appréhender de subsistant et de permanent, parce que tout ou bien vient à être, et n'est pas encore tout à fait, ou bien commence à mourir avant que d'être né.